

VULGARISATION SCIENTIFIQUE ET ACTION CULTURELLE

(suite)

PAR PHILIPPE ROQUEPLO

- Cependant on peut se demander s'il est légitime d'affirmer qu'un médiateur, spécialiste ès-mass-média, est véritablement indispensable, tant qu'on n'a pas inventorié et exploité des itinéraires de transmission du savoir qui, précisément, ne passeraient pas par les mass-média : ce que j'appellerai plus loin des "situations de vulgarisation".

- On peut même accentuer la question : jusqu'à quel point la vulgarisation scientifique ne serait-elle pas elle-même (au moins partiellement) responsable de la coupure dont elle vit ?

- Inversement : peut-on analyser la fonction médiatrice de la vulgarisation scientifique sans avoir préalablement élucidé le type de clôture (épistémologique ? sociologique ?) qui isole la communauté scientifique et, au sein de cette communauté (d'ailleurs problématique), chaque discipline ?

- Enfin : selon la conception officielle de la vulgarisation scientifique on reconnaît qu'il existe un "fossé culturel" entre le monde scientifique et les "profanes". D'une certaine façon, on reconnaît que ce fossé est imputable à l'existence même des sciences. Mais lorsqu'on envisage de franchir ce fossé, il s'agit toujours d'une action pédagogique visant à informer ou à former le profane et non point d'une action critique à l'égard de la science elle-même. D'où la question : ce pédagogisme n'exprime-t-il pas une idéologie critiquable ? Critiquable en ce qu'elle correspond à une certaine attitude socratique du salut par la connaissance ; critiquable également parce qu'elle semble reposer sur une véritable foi (peut-être déraisonnable) en l'indiscutable excellence socio-culturelle des sciences, au moins considérées dans leur globalité.

UN CERTAIN MALAISE

Ces diverses questions, ainsi que la diversité des modèles de vulgarisation scientifique évoqués plus haut, constituent l'indice d'une incertitude sur la nature et la fonction de la vulgarisation scientifique et cette incertitude, à son tour, peut-être mise en relation avec un certain malaise des vulgarisateurs. Ce malaise a plusieurs causes que, de façon schématique, on peut rattacher à des difficultés d'ordre "interne" ou "externe".

- Difficultés d'ordre interne. Ce sont celles qui concernent l'activité vulgarisatrice en tant que telle. D'abord une première constatation : les vulgarisateurs connaissent mal leur public et plus mal encore sa demande effective. Cela tient pour une grande part à la nature des mass-média qui n'autorisent qu'une communication unilatérale sans véritable feed-back permettant à l'émetteur de connaître les réactions immédiates du récepteur. Cela tient encore à ce que les sondages sont rares et ne fournissent, de toute façon, que des informations globales, lesquelles ne procurent pas au vulgarisateur une véritable connaissance des intérêts de son public. D'ailleurs cet intérêt du public constitue la difficulté principale sur laquelle butte le vulgarisateur : en effet, il n'est nullement évident que les messages scientifiques intéressent le public. Aussi le vulgarisateur se sent-il obligé de conquérir cet intérêt : d'où un "sensationnalisme" qui lui sera aussitôt reproché par les scientifiques.

- Difficultés d'ordre externe. Cette évocation des scientifiques conduit à insister sur l'état de dépendance des vulgarisateurs par rapport au milieu scientifique. Le fait que le monde scientifique soit, nécessairement, la source du savoir que le vulgarisateur entend diffuser, interdit au vulgarisateur de prendre une distance critique réelle vis-à-vis des recherches, des réalisations et des hommes dont il parle : sinon, il risquerait de tarir la source de l'information qu'il fait profession de distribuer. En outre, il existe, entre le scientifique et le vulgarisateur, une différence énorme de prestige et de légitimité. Certes, l'activité vulgarisatrice apparaît, aux yeux de ceux qui l'exercent, nécessaire et par conséquent légitime ; mais la profession de vulgarisateur n'a pas conquis son autonomie et ses propres instances de légitimation. La vulgarisation scientifique reste donc dépendante du monde scien-

tifique qui en constitue à la fois la source (en amont) et le contrôle (en aval) et qui, de ce point de vue, détient par rapport au vulgarisateur un pouvoir permanent auquel celui-ci ne peut véritablement échapper.

- Au demeurant le monde scientifique n'est pas le seul qui constitue pour les vulgarisateurs une cause de difficulté. Il en va de même du monde de l'enseignement, étant entendu que par enseignement on évoque ici le primaire et le secondaire et non l'enseignement supérieur que, du point de vue des vulgarisateurs, on peut inclure dans le monde scientifique dont il vient d'être question.

Les relations de la vulgarisation avec l'enseignement (primaire et secondaire) semblent pouvoir se ramener à quatre types de rapport :

1 - RAPPORT DE COMPLEMENTARITE. Ici les vulgarisateurs insistent volontiers sur deux points : d'une part, le morcellement et l'inertie des programmes ; d'autre part, le fait que le progrès des sciences rend rapidement obsolètes les connaissances acquises à l'âge scolaire. Par sa souplesse, son caractère global (ce qui la distingue de la formation permanente) et son actualité, la vulgarisation scientifique serait censée remédier à ces handicaps structurels de l'enseignement.

2 - RAPPORT DE DEPENDANCE DE L'ENSEIGNEMENT PAR RAPPORT A LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE, celle-ci fournissant aux enseignants de nombreux éléments pour leur formation et celles de leurs élèves.

3 - RAPPORT DE DEPENDANCE "POSITIVE" DE LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE PAR RAPPORT A L'ENSEIGNEMENT : sans un minimum de formation assurée par l'enseignement (outillage mathématique, formation à la méthode expérimentale ...) la vulgarisation scientifique s'avère ensuite impraticable. Cela conduit nécessairement les vulgarisateurs à se préoccuper de l'enseignement et cette préoccupation aboutit très vite à une critique extrêmement dure, jusqu'à identifier leur public aux "mutilés de l'enseignement secondaire" qu'ils essayent, sans grand espoir d'ailleurs, de "récupérer".

4 - D'où l'évocation d'un RAPPORT DE DEPENDANCE "NEGATIVE" DE LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE PAR RAPPORT A L'ENSEIGNEMENT : non seulement celui-ci ne distribue pas à toute la population le minimum de bases nécessaires pour accueillir la vulgarisation, mais il ne ferait qu'approfondir le fossé que les vulgarisateurs essayent de franchir. Soit qu'il n'en dise pas assez (formation littéraire), soit qu'il gave les élèves par une sorte de pré-spécialisation vaine (formation scientifique), l'enseignement renforcerait la distance vis-à-vis des sciences et susciterait à leur égard un manque profond d'intérêt, voire même : un véritable blocage psychologique.

LE REMÈDE : INSTITUTIONALISER LE MÉTIER DE VULGARISATEUR

De ce qui précède, il résulte que les vulgarisateurs se trouvent butter sur une contradiction selon qu'ils considèrent leur activité en tant que telle ou selon qu'ils la considèrent comme exercice d'une profession spécifique.

Leur activité : les difficultés "internes" qu'ils rencontrent ne peuvent ici qu'accroître à leurs propres yeux le sentiment de la légitimité de leurs efforts pédagogiques et de leur office de médiateurs culturels ; ces difficultés, en effet, seront volontiers interprétées comme le signe de la profondeur du fossé culturel qu'ils s'efforcent de franchir et, par le fait même, comme l'indice de l'urgence culturelle qu'il y a à franchir ce fossé. L'activité vulgarisatrice, de ce point de vue, s'avère donc auto-légitimatrice.

Il en va tout autrement si l'on considère la profession des vulgarisateurs. A la différence des scientifiques ou des enseignants, ceux-ci ne disposent d'aucune structure leur permettant d'être institutionnellement reconnus ; et l'ensemble des vulgarisateurs ne constitue pas une profession organisée face à ces diverses instances que constituent l'univers des sciences, de l'enseignement ou des mass-média.

Dans ces conditions une stratégie semble s'imposer. Elle consisterait à institutionnaliser ce qui, précisément, spécifie le vulgarisateur en tant que tel : son

rôle de "troisième homme", de "médiateur culturel", c'est-à-dire, fondamentalement : de pédagogue. D'où l'idée, souvent proposée, de la constitution d'une école de vulgarisation ou, dans les universités, de diplômes de vulgarisateur. Cet effort d'institutionnalisation apporterait simultanément d'une part la compétence individuelle nécessaire et d'autre part une possibilité pour la profession de se contrôler elle-même sur la base de ce qui la spécifie, à savoir : la fonction de médiateur et de pédagogue.

On peut néanmoins se poser à ce propos une dernière question. En effet, il semble bien que la volonté d'autonomie reste, de la part des vulgarisateurs, subordonnée à leur souci de maintenir un maximum de proximité avec la communauté scientifique. Il semble bien que, chez eux, la "peur de trahir" l'emporte finalement sur les risques inhérents à la "nécessité de traduire". Et cela est peut-être inévitable. D'où la question suivante : le fait même de définir leur activité comme une activité de "médiation" culturelle n'interdit-il pas aux vulgarisateurs de jamais conquérir leur propre autonomie professionnelle ? La question déborde d'ailleurs largement le cas des vulgarisateurs. Mais ceci est une autre question qui dépasse manifestement le cadre de l'étude envisagée ici.

CONCLUSION

Au terme de cette première partie, il semble qu'on aboutit à la conclusion suivante : dans leur ensemble, les vulgarisateurs se sentent investis d'une fonction fondamentalement pédagogique : partager le savoir. Cependant, les difficultés qu'ils rencontrent et la diversité de leurs situations les conduisent individuellement à prendre leurs distances vis-à-vis d'une conception trop pédagogique de leur activité. Toutefois, si grande que soit cette prise de distance, ils continuent à parler de cette activité par référence à la fonction pédagogique, ne serait-ce que par mode de dénégation.

Il y a là l'émergence d'un problème : celui de la possibilité même du partage du savoir ; de ce partage que prétend officiellement réaliser la vulgarisation.

Ce partage est-il réellement possible et, sinon, que réalise donc la vulgarisation ? Tel est précisément ce à quoi, dans une seconde partie, je me suis efforcé d'apporter quelques éléments de réponse.

(à suivre)*